

**partir ai, partir as, partir a, puis partirai, partiras, partiras.**  
 Les trois derniers idiomes qui viennent d'être mentionnés nous offrent la preuve que, dans le principe, le verbe *avoir* était régulièrement séparé de l'infinitif qui le précédait; car on trouve assez souvent, entre l'un et l'autre, un ou deux pronoms personnels servant de compléments. Ainsi l'espagnol a conservé la forme primitive *haber lo he*, je le serve, faire *id habeo*; le provençal dit de même, indifféremment, *nos dirat ou dir vos ai*, je vous dirai; on trouve aussi de nombreux exemples de cette séparation dans les vieilles chansons de la langue d'oc. En français, les deux thèmes verbaux ne tardèrent pas à se souder l'un à l'autre, à devenir inséparables et bientôt méconnaissables.

Ce mode de formation du futur a été signalé, pour la langue espagnole, dès 1492, par Antoine de Nebrixa ou Lebrici, le plus ancien des grammairiens espagnols. Un savant du siècle dernier, Lacurne de Sainte-Palaye, l'a signalé le premier pour la langue française, et cette découverte a été complètement confirmée par les travaux postérieurs de Raynouard et de Diez.

La formation du futur au moyen du verbe *avoir* n'est pas exclusivement propre aux langues néo-latines; on la retrouve en albanais et en vieux slavon.

Nos verbes dont l'infinitif est aujourd'hui en *oir* forment leur futur de leur ancien infinitif, qui était terminé en *er*. Recevoir, mouvoir, saerer, donnerent les futurs *recevrai, recevrai, saerai, saurai*, qui devinrent par syncope *recevrai, recevrai, saurai*. Nos postes font souvent, pour les besoins de la mesure, un syncope semblable dans les futurs des verbes de la première conjugaison, dont la flexion est, *eras, etc.*, est précédée d'une voyelle.

Ils disent *prirai, avorai, pour prirai, avorai*. Voici quelques exemples de ces futurs primitifs, dans notre vieille langue :  
 Si recevrai la loi que vos tenez.  
 (Chanson de Roland.)

Je ne me moquerai de chi.  
 Desque vous revrenes à mi.  
 (Roman du comte de Poitiers.)

Par mon chef, dist Charles, ce sera mon avenir;  
 Se mençoie aveç dieu, à fiance estoit morte.  
 (Yoyage de Charlemagne à Jérusalem.)

Nos deux auxiliaires *avoir* et *être* forment également leurs futurs de leurs anciens infinitifs *aver* et *ester*. Le premier donna *averai*, devenu par syncope *aurai*, comme *severai*, que nous venons de voir, est devenu *seurai*.

Ja n'en descendrai si l'averai commandé.  
 (Yoyage de Charlemagne à Jérusalem.)

Diez dist! Joseph, quant vouras,  
 Et ta mestier avoir.  
 (Roman du Saint-Gréal.)

Bataille averunt e forte e aduré.  
 (Chanson de Roland.)

Je mettroi conseil, vous averez aie.  
 Vous averez médecine, si serrez garye.  
 (Nouveaux recueils de contes.)

Ester, être, est pour futur *estevrai*, qui de *estevrai*, et enfin *estrai*, par apostrophe:  
 Quar Dieux dist: Si est verité:  
 Ja n'estera bien couronné  
 Ki loiaument ne combatra  
 Et ki ces vices ne vaincra.  
 (Chronique de Ph. Mouskes.)

Se vos murez, esterez seinz martins.  
 (Chanson de Roland.)

Les autres choses pourvera.  
 Quant ilus et tant en essera.  
 (Roman de Mahomet.)

Philos. Futur contingent. V. JUGEMENT ET NÉCESSAIRE.

**FUTURATION** s. f. (fu-tu-ri-si-on — rad. *futur*). Qualité d'une chose en tant que future: *Ce qui n'a aucune possibilité n'a aucune futuration*. (Fén.) La futuration des choses, la préordination des événements, la présence de Dieu ne touchent point à notre liberté. (Diderot.) *À chaque pas dans la vie, mille lointains dières, mille futurations s'ouvrent devant nous*. (Chateaub.) *Les pronostics de notre futuration sont vains; nous sommes ce que nous font les circonstances*. (Chateaub.)

**FUR** ou **TERRA DE FUR**, fle du Danemark, dans le Lâmpford, au N. du Jutland; superficie, 26 kilom. carr.; 1,200 hab. Elle est séparée du continent par un canal étroit et profond auquel elle donne son nom. La partie méridionale, la plus petite de l'île, est la seule cultivée; dans la partie N., on ne rencontre que des hauteurs escarpées qui separent d'étroites vallées rocheuses. Il y existe quelques sources minérales, et l'on y retrouve des traces d'éruptions volcaniques qui auraient eu lieu à une époque reculée. Enfin on y remarque une belle église, construite en un grès rouge dont il existe dans l'île plusieurs carrières en exploitation.

**FURCH** ou **FUCHS** (Jean-Joseph), compositeur allemand, né dans la haute Styrie en 1760, mort après 1782. Après avoir parcouru l'Allemagne, la France et l'Italie, il s'établit à Vienne et devint successivement maître de chapelle des empereurs Léopold II, Joseph I<sup>er</sup> et Charles VI, près desquels il jouit d'une grande faveur. Son opéra intitulé *Elisa* fut tellement à Charles VI, que ce monarque voulut tenir lui-même le clavessin

à la troisième représentation (1715). « Quel dommage que Votre Majesté ne soit pas un maître de chapelle! » s'écria Fux, frappé de l'habileté musicale de ce prince. « Non, vous inquietez pas, mon cher maître, moi-même je lui-ci en riant, je me trouve bien comme cela. » Fux a composé des messes, des motets, des ouvertures, des trios, des opéras : *Elisa* (1715); *Psyche* (1719); *Costanza e Fortezza* (1723); la *Corona d'Artemide* (1728); *Enea negli Etruschi* (1731). Il a publié un recueil de musique instrumentale, sous le titre de *Concertus musico-instrumentalis* (Nuremberg, 1701), et donné, sous le titre de *Composizioni musicæ regularem* (Vienne, 1725), un traité de contre-point, que Charles VI fit imprimer à ses frais.

**FUYANT** (fui-ian) part. prés. du v. Fuir : *Nous passâmes à Badurim, où David, fuyant devant Abidon, faillit être lapidé*. (Chateaub.) L'éclair laisse en fuyant l'horizon triste et noir.  
 A. DE MUSSET.  
 ... La vie en fuyant soulève autant de voiles  
 Que les adieux du jour font éclore d'étoiles.

**FUYANT, ANTE** adj. (fui-ian, lan-ter. ad. *fuir*). Qui fuit, qui s'enfuit, qui s'éloigne rapidement :  
 Le bruit des cors, celui des voix  
 N'a laissé nul relâche à la fuyante proie.  
 LA FONTAINE.

Pourquoi ces mots pompeux sur la nature humaine?  
 Faut-il à tout propos immoler le ciel  
 Courir vers l'égal, ombre fuyante et vaine,  
 Tant dédaigner la terre et ne songer qu'au ciel?  
 H. CANTEL.

Qui disparaît, qui cesse d'être :  
 Pressez l'heure fuyante où Dieu nous laisse vivre.  
 LAMARTINE.

Adieu, monde fuyant, nature, humanité,  
 Vaine forme de l'être, ombre d'un météore!  
 Nous te connaissons trop pour nous tromper encore!  
 LAMARTINE.

— Qui se perd, qui s'enfonce, qui paraît s'éloigner par l'effet de la perspective : *Un horizon fuyant, rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, aux contours sautes et fuyants qui le terminent*. (Chateaub.) Qui s'incline rapidement; qui est tourné d'une façon tout à fait oblique, de manière à se dérober presque entièrement au regard : *Un front fuyant, un profil fuyant*.

— Prospect. *Echelle fuyante*. Celle qui ont trace pour trouver la diminution des objets relativement à leur éloignement.  
 — s. m. Ligne fuyante, perspective : *L'art reproduit admirablement les FUYANTS des chaînes et des cimes situées à perte de vue*. (Babinet.)

**FUYARD, ARDE** adj. (fui-iar, ar-de — rad. *fuir*). Qui s'enfuit, qui se sauve; qui a l'habitude de fuir : *Une troupe FUYARDE. Des oiseaux FUYARDS*.

... Un cœur d'homme est comme une marée  
 Fuyarde des endroits qui l'ont mieux attiré.  
 A. DE MUSSET.

— Pigeons *fuyards*, Pigeons sauvages qui sont dans les volières, et qui ne s'arrêtent pas dans les volières et les basses-cours.

— Faucon. Se dit d'un oiseau qui ravin sa proie et la détourne : *Faucon fuyard*.

— s. m. Personne qui s'enfuit; soldat qui s'enfuit du combat sans écouter la voix de ses chefs : *Poursuivre un FUYARD. Rallier les FUYARDS. Il y a plus de morts parmi les FUYARDS que parmi les braves*. (De Séguier.) Il se disait autrefois pour RÉFRACTAIRE.

— Fam. Personne qui se retire, qui se soustrait à quelque engagement : *Je regrette le FUYARD; il valait mieux pour vous parce qu'il était riche*. (Mariv.)

— Syn. *Fuyard, fugitif, V. FUGITIF.*

— Encycl. Chez les nations germaniques, les *fuyards* étaient moines ou étouffés dans un bûcher. La loi sallaïque imposait une amende à celui qui, sans preuve, accusait un Franc d'avoir jeté son bouclier pour fuir, ou qui l'insultait de l'épithète de *libère* ou de *fuyard*. Les capitulaires déclarent infâmes ceux qui tournent le dos pendant le combat, ordonnent qu'ils perdent leurs emplois, et que leur témoignage ne soit plus reçu en justice. Durant la période de la féodalité, ceux qui lâchaient pied devant l'ennemi furent érigés en classe de gens taillables, mainmortables, corvéables. Plus tard, les ordonnances de François I<sup>er</sup> et de Henri II les condamnaient à être passés par les piques. Mais tous ces châtements ne s'appliquaient sans doute qu'aux communs des soldats; les lois disciplinaires n'étaient pas faites pour les nobles chefs. D'après la loi du 21 brumaire an V, un soldat qui jette lâchement ses armes dans un affaire est puni de trois ans de fers; celui qui ne songer qu'à sa propre sûreté, est puni de mort, et, s'il s'agit d'une troupe tout entière, les six plus anciens soldats subissent le même sort.

**FUYE** s. f. (fu-i). Volière, colombier dont les boulaux vont jusqu'à terre. Ce mot n'est plus employé que dans quelques provinces.

**FUZELIER** (Louis), auteur dramatique, né à Paris en 1672, mort d'une attaque d'apo-

plexie en 1752. Il est plus connu par sa fécondité que pour son talent. *Faiseur* dans toute l'acceptation du mot, il fit représenter des pièces à la plupart des théâtres. On a resté-tout... A peine un souvenir. On sait fort peu de chose de la vie de Fuzelier. Il était petit, trapu et d'une corpulence qui lui rendait la marche difficile. Pour faire ses courtes, il servait ordinairement d'une couronné, portée par un homme qu'il appelait son cheval baptisé. « Mon ami, lui disait souvent Fuzelier, quand tu me trouveras étendu sur le carreau de ma chambre, c'est que je me suis occupé à quelque chose de sérieux, il ne faudra pas m'importuner. » Un jour, le cheval baptisé ayant trouvé le dramaturge le nez contre terre, redescendit sans le déranger et dit aux voisins : « Notre maître travaille sérieusement. » Fuzelier était mort. Il a fait jouer au Théâtre-Français : *Cornélie*, en société avec le président Hénault; *Monus fabuliste* et les *Amusements de l'automne*; — à l'Opéra : les *Amours déguisés*; *Arion*; le *Ballet des âges*; les *Fêtes grecques et romaines*; les *Amours des dieux*; *l'École des amants*; le *Carnaval du Parnasse*; les *Amours de Tempé*; la *Reine des Parques*; *Jupiter et Europe* les *Romains*, opéra en trois actes (musique de Gambini); *Phaétuse*, ballet; — au Théâtre-Italien : *l'Amour maître de langues*; le *Mai*; la *Méridienne*; le *Motet*; le *Faucon*; *Mélusine*; le *Vieux monde*; les *Voces de Ganache*; — à l'Opéra-Comique et aux Marionnettes : *Arlequin grand vicir*; *Arlequin défenseur d'Homère*; le *Révolution des dieux*; la *Matrone d'Ephèse*.

Louis Fuzelier rédigea le  *Mercure de 1744 à 1752*, avec La Bruère, autre écrivain dramatique. « Quoiqu'en ait dit La Harpe, écrit M. Champagnac, cet auteur ne manquait ni d'imagination ni de talent poétique. Ses vers ne sont pas dépourvus de mérite. »  
**FYZÈS** ou **FYESCH**, en latin *Salticum*, ville d'Autriche (Hongrie), comitat de Kraszna, à 24 kilom. de Somlyu, sur le penchant de deux collines couvertes de bois; 2,750 hab., tous Valaques et appartenant à la religion grecque. Le comitat de FYZÈS (Hongrie), comitat de Bekes, sur le Berettyo, à égale distance de Gyula et de Caba; 5,450 hab. Beau temple protestant. Commerce important en bétail.

**FY S. f.** (fi — lat. *fidēs*, même sens). Se dit, en zoologie, pour un cerf, dans certaines localités dans cette locution : *Par ma fy*, Par ma foi.  
 — s. m. Art vétér. Espèce de lépre qui attaque les animaux.

**FYEN**, nom danois de l'île de Fionie.

**FYENS** (Thomas), médecin belge, né à Anvers en 1567, mort en 1631. Nommé professeur de médecine à l'université de Louvain en 1607, il quitta cette ville en 1609, pour se rendre à la cour de Maximilien de Bavière, puis passa à Bruxelles, où l'archiduc Albert le fit son premier médecin. Mais, entraîné par son goût pour le professorat, il ne tarda pas à reprendre sa chaire de Louvain, dont les appointements furent élevés à 1,000 ducats. On a de Fyens un assez grand nombre d'ouvrages dans lesquels on trouve des idées bizarres, et des hypothèses erronées et singulières. Les principaux sont : *De cauteris libri quinque* (Louvain, 1598, in-8°); *De vi formatrice factus* (Anvers, 1620, in-8°); *De præcipuis artibus chirurgicis controversiis libri duodecim* (Francfort, 1649).

**FYEUX, BUSE** adj. (fi-œu, ieu-œu — rad. *fû*). Art vétér. Qui est attaqué du fy : *Cheval FYEU*.

**FYNE** ou **FINE** (lac), bras du canal du Nord, en Ecosse, sur la côte O. du comté d'Argyle. Il s'étend à la suite du golfe de la Clyde, au N.-O. du comté d'Arran et sépare les districts de Lorn et de Knapdale à l'O. de celui de Cowal à l'E. Son entrée est marquée par le cap d'Ardnamont à l'E. et par celui de Skippess à l'O.; entre ces deux points, il a une largeur de 6 kilom. Il s'étend ensuite au N.-N.-O., en conservant cette même largeur sur un espace de 25 kilom.; puis il prend la direction du N.-E. et va se terminer 38 kilom. plus loin, au-dessous d'Ivaverry, ce qui lui donne une longueur totale de 63 kilom. Dans cette dernière partie, il n'a que 5 mètres de largeur; quant à sa profondeur, elle varie entre 20 et 90 mètres. Les courants du flux et du reflux sont violemment sentis sur sa côte occidentale. On y trouve en abondance des poissons de différentes espèces, mais surtout des harengs, renommés pour leur délicatesse, et dont la pêche forme l'industrie principale des habitants des villes avoisinantes. Dans la saison de la pêche, des centaines de bateaux sillonnent la surface du lac dans toutes les directions, mais principalement en face de l'île de Fyne et de celle de Crinan; à l'entrée du golfe, appelé lac *Clip*, près de la jonction du lac Fyne et du canal de Crinan, à l'extrémité duquel s'élève Ardshire. La partie supérieure du lac Fyne est toute bordée de collines d'une élévation considérable, et le paysage est des plus pittoresques aux alentours d'Ivaverry; mais les autres points de la côte n'offrent rien de remarquable.

**FYROUZ I<sup>er</sup>**, roi de Perse de l'an 83 à 103 de notre ère. Il appartenait à la dynastie des Artaxides et avait pour père Valas, ou Follas, ou Valogès. Ce prince, dont le nom signifie *virtueux et invincible*, parait être le même que le Pacorus dont parlent les historiens grecs et latins, et qui, ainsi que nous l'apprend une épigramme de Martial, obtint la paix de Domitian en le menaçant de faire paraître un faux Néron, qu'il prétendait être ce prince lui-même, échappé à la mort et réfugié dans ses Etats. Fyrouz fut détrôné par Khosron ou Chostros, qui lui succéda.

**FYROUZ II**, surnommé *Merdâsch* (le Méle ou le Brûlé), roi de Perse de 458 à 484 de notre ère. Il appartenait à la dynastie des Sassanides et est désigné par les historiens grecs sous le nom de *Peroxis*. Son père, Yezdegerd II, le dépouilla de la couronne pour la donner à son second fils Hormouz. Fyrouz se réfugia dans les Etats du roi des Ephthalites, Rouch-Newaz, obtint des secours de ce prince, battit Hormouz et le fit mettre à mort avec plusieurs princes du sang royal. Pendant sept années du règne de Fyrouz, la peste et la famine désolèrent la Perse, et le roi s'efforça de soulager les misères de son peuple. Par la suite, il fit la guerre à Kouch-Newaz, à qui il devait la couronne. Battu une première fois, il recommença une nouvelle campagne, fut attiré avec son armée dans une embuscade et y trouva la mort avec vingt-neuf de ses fils.

**FYROUZ-SCHAH I<sup>er</sup>** (Rouken-Eddin), roi musulman de Delhi en 1236. Il était fils d'Altamsh ou Altmich, qui lui avait donné le gouvernement de Padoûn et le vice-royauté de Lahore. Fyrouz succéda, Fyrouz s'abandonna à ses goûts pour les plaisirs, laissant le gouvernement entre les mains de sa mère, esclave turcomane qui, par ses vices et ses cruautés, amena une prompte révolte. La sœur de Fyrouz, Malakch-Doran, se mit à la tête des révoltés, fit le roi prisonnier, après un règne de sept mois, et s'empara du trône sous le nom de sultane Rézia.

**FYROUZ-SCHAH II** (Djial-Eddin), roi de Delhi de 1289 à 1296. Il était d'origine aigle. Il avait soixante-dix ans lorsqu'il revoyers et fit mettre à mort Kal-Kobad, dernier prince de la dynastie des Ghourides. Pour affermir son pouvoir, il feignit d'abord de vouloir gouverner au nom de Kal-Kobad; mais il ne tarda pas à s'en débarrasser. Il vainquit les Mongols, et, pour effacer le souvenir de ses violences passées, il se montra juste et clément. Son neveu, Allah-Eddin, qu'il avait comblé de bienfaits, l'assassina pour s'emparer de son trône. Fyrouz avait pris le surnom de Djialal-Eddin, qui signifie gloire de la religion.

**FYROUZ-SCHAH III** (Mozeem-Mahassob), roi de Delhi de 1351 à 1356. Il succéda, à l'âge de cinquante-trois ans, à Mohammod III, qui l'avait choisi pour successeur. Après avoir réprimé quelques révoltes qui éclatèrent au commencement de son règne, ce prince s'occupa uniquement de fermer les plaies de son royaume et d'invoquer une ère de prospérité. Tout en diminuant les impôts, il fit exécuter de grands travaux d'utilité publique, creuser des canaux, jeter des ponts, fertiliser des terrains incultes, construire des routes, des mosquées, des écoles, des caravansérails, des hôpitaux, des bains, etc. En 1354, Fyrouz fonda la ville de Fyrouz-Abad et s'y signala par son goût pour les bâtiments somptueux. En même temps qu'il augmentait le bien-être des populations, il protégeait efficacement les lettres. A la suite d'une accusation mensongère, Fyrouz fut sur le point de faire mettre à mort son fils Mohammed; mais celui-ci parvint heureusement à prouver son innocence, et, pour réparer l'injustice qu'il avait failli commettre, le roi abdiqua en faveur de ce fils en 1386. Fyrouz-Schah mourut deux ans après.

**FYROUZAN**, général persan, mort en 641 de notre ère. Il fut mis par Yezdegerd III à la tête d'une armée de 160,000 hommes, chargée de chasser les Arabes qui venaient d'envahir la Perse, et rencontra, près de Néhavend, les musulmans commandés par Noman. Malgré ses talents et sa valeur, Fyrouzan fut vaincu; 30,000 Persans périrent par le fer de l'ennemi, et 80,000 environ trouvèrent la mort dans le fossé qui entourait leur camp. Après cette défaite, qui décida du sort du royaume, et que les musulmans appellent *Feth-âl-Fotouh* (victoire des victoires), Fyrouzan gagna les montagnes; on dit qu'il périt misérablement.

**FYT** ou **FUYDT** (Jean), l'un des plus grands peintres d'animaux de l'école flamande, né à Anvers en 1609, et non en 1625, comme le dit le catalogue du Louvre, mort dans la même ville le 14 septembre 1661. Après avoir montré dans ses jeunes années les plus rares dispositions, il entra, en 1621, dans l'atelier d'un peintre obscure, Jean van Berch. La rapidité de ses progrès, le talent réel qu'il montra dans ses brillants débuts le signalèrent à l'attention des amateurs, qui lui conférèrent, malgré sa jeunesse, des travaux importants. Déjà célèbre en son pays, il avait à peine vingt ans, quand il fut reçu dans la confrérie de Saint-Luc; mais, trop intelligent pour s'aventurer sur lui-même et se reposer dans une célébrité hâtive, il comprit qu'il avait bien des choses à voir, à étudier, bien des

leçons à recevoir, avant de pouvoir voler sûrement de ses propres ailes. Aussi prit-il un beau matin la route de Rome. Son séjour en Italie fut très-long sans doute; car c'est là qu'il a exécuté les plus belles pages de ses tableaux. Entre autres compositions de cette époque, il faut citer les huit eaux-fortes dédicées à son protecteur, don Carlo Guasco, marquis de Solero. Dans la série de ses tableaux et de ses études, on trouve quelques compositions extrêmement remarquables, faites en quelque sorte de rien, une tête de chien, deux ou trois oiseaux morts, mais qui révèlent un véritable tempérament de peintre, un grand sentiment de la forme, une science profonde du modelé. L'une de ces gravures porte la date de 1640; ce qui prouve évidemment qu'il était en Italie à la mort de Rubens, et qu'il ne put, par conséquent, pein-

dre des animaux dans les toiles du grand coloriste. Il est donc certain que les biographes qui ont affirmé qu'il avait travaillé avec le maître d'Anvers se sont trompés grossièrement. D'ailleurs Sneyders a toujours suffi à Rubens. Mais, s'il n'a pas eu l'honneur d'être le collaborateur de Rubens, Fyt a travaillé avec Jordaens et surtout avec Thomas Willebrords. Parmi les tableaux qu'il exécutèrent ensemble, il faut citer le *Repos de Diane*, daté de 1650, et qu'on admire aujourd'hui au musée de Vienne. C'est probablement à cette époque qu'il entra dans son pays. Depuis ce moment, jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de produire toutes ces belles toiles qui décorent les principaux musées d'Europe. Malgré son admiration pour l'art italien, malgré son long séjour à Rome, Jean Fyt ne perdit rien de son originalité native. Il était de ces

maîtres robustes qui résistent à toutes les influences pour obéir seulement à leur propre génie. Pour se convaincre de la justesse de cette observation, il suffit de voir les *Deux lévriers* du musée d'Anvers, le *Garde-manger* du Louvre, et vingt autres de ses tableaux, qui tous démontrent jusqu'en leurs moindres détails que l'auteur était un vrai Flamand de la grande école. A la mort de Sneyders, Fyt hérita de sa gloire. Il était de taille à supporter cette succession sans en être écrasé; car, plus d'une fois, il surpassa le maître, et il l'a très-souvent égalé. Les commandes qu'il reçut à ce moment étaient si nombreuses et d'une importance si grande, que la mort le surprit avant qu'il en eût terminé la moitié.

**FYZABAD** (la Belle résidence), ville de l'Indoustan, prov. et à 3 kilom. O. d'Oude, sur la rive droite de la rivière Goggra, par 26° 47' de lat. N., et par 79° 43' de long. E.

Sous le règne de Shuja-ud-Dowlah, Fyzabad devint la capitale du royaume d'Oude, à la place de la ville de ce nom; mais le successeur de ce prince, Asoph-ud-Dowlah, transféra, en 1775, le siège du gouvernement à Lucknow. Le palais que Shuja y avait fait élever est maintenant en ruine; mais la ville renferme une nombreuse population, dont les éléments principaux appartiennent à la plus basse classe de la société. Le Bourg de l'Indoustan, province de Delhi, sur la rive orientale et près des sources de la Djumnah. Dans ses environs, on remarque les ruines d'une magnifique résidence de chasse, que l'empereur mogol Schah-Djehan y avait fait construire.

